

UNIVERSITE CHEIKH ANTA DIOP DE DAKAR
FACULTE DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES
DEPARTEMENT DE PHILOSOPHIE



**LES ARTIFICES DES FAIBLES AU SERVICE DE
LA DOMINATION DES FORTS CHEZ NIETZSCHE**

DEA DE PHILOSOPHIE

Présenté par Papa Abdou FALL

Sous la direction de Monsieur Mamoussé DIAGNE

Maître de conférence agrégé

ANNEE UNIVERSITAIRE 2005 / 2006



**LES ARTIFICES DES FAIBLES AU SERVICE DE
LA DOMINATION DES FORTS CHEZ NIETZSCHE**

Dédicace

Ce travail est dédié

*A Ndèye Khady Fall celle dont le regard innocent et le
charmant sourire sont une source intarissable d'inspiration.*

A Mame Bousse Mbacké Ndèye Fatou Penda Fall.

*A Yakhya Ben Abdallah Badiane Babacar Ndao,
Abdoulaye Diop, Pape Alicune Fall, Maodo Gaye,
Khadim Fall, Thierno Fall, Omar Fall, Malick Sarr,
Parfait Diatta, Omar Diop et Hamady Fall.*

A Khadim Fall qui pour être un oncle n'en est pas moins un ami.

A mon plus que frère Mamour Fall.

A mes frères et mes sœurs.

*A Pape Daouda Diop, Lucienne Ndéné Mbodji et Sagare
qui ont, durant notre séminaire de D.E.A dirigé par Mamoussé
Diagne, formulé des suggestions dont la prise en charge a fait, à biens
des égards de ce travail ce qu'il est.*

Remerciements

Mes remerciements vont

A M. Mamoussi Diagne. Maître, merci de m'avoir tendu un tout autre fil que celui d'Ariane grâce auquel je me suis conduit convenablement au chemin des « chemins qui ne mènent nulle part ».

A Babacar Fall. Pris dès le début, par les raies de ta séduction, je ne pouvais pas m'empêcher de m'inscrire au département de philosophie.

A mon grand-père Serigne Fall, mon père Oumar Fall et mes oncles Modou Fall, Thierno Fall, Bassirou Fall et Ibrahima Diop.

A Badiène Khary, Awa Baal et Penda Fall.

A Cheikh Diop et père Cheikh Fall Ndacké.

A Michel Diouf, Saïdou Aw et Mouhamadou Lamine Fall.

TABLE DES MATIERES

| | |
|--|-----------|
| TABLE DES ABREVIATIONS | 2 |
| INTRODUCTION | 3 |
| PREMIERE PARTIE : MENSONGE DE LA VERTU ET VERTU DU MENSONGE | 6 |
| Chapitre I : La vertu-vice | 7 |
| Chapitre II : Le faux-monnayage | 11 |
| DEUXIEME PARTIE : FORCE DU FAIBLE ET FAIBLESSE DU FORT | 15 |
| Chapitre I : La réaction et le ressentiment | 16 |
| Chapitre II : L'obstruction de la force | 20 |
| CONCLUSION | 24 |
| BIBLIOGRAPHIE | 27 |

TABLE DES ABBREVIATIONS*

| | |
|--------|---|
| A. | <i>Aurore</i> |
| A.P.Z. | <i>Ainsi parlait Zarathoustra</i> |
| C.I. | <i>Le crépuscule des idoles</i> |
| C.W. | <i>Le cas Wagner</i> |
| E.H. | <i>Ecce Homo</i> |
| F.P. | <i>Fragments posthumes</i> |
| G.M. | <i>La Généalogie de la Morale</i> |
| G.S. | <i>Le gai savoir</i> |
| H.T.H. | <i>Humain, trop humain</i> |
| Ant. | <i>L'Antéchrist</i> |
| V.P.1 | <i>La volonté de puissance, tome 1</i> |
| V.P.2 | <i>La volonté de puissance, tome 2</i> |
| L.P. | <i>Le livre du philosophe</i> |
| V.O. | <i>Le Voyageur et son ombre</i> |
| N.C.W. | <i>Nietzsche contre Wagner</i> |
| N.T. | <i>La naissance de la tragédie</i> |
| O.S.M. | <i>Opinions et Sentences mêlées</i> |
| P.B.M. | <i>Par-delà bien et mal</i> |
| S.C.I. | <i>Seconde considération intempestive</i> |

* Cette table des abréviations concerne seulement les ouvrages de Nietzsche. Les titres des autres livres seront complètement écrits pour éviter les confusions.

INTRODUCTION

A moins d'être atteint de « *cécité volontaire* »¹, cruelle maladie qui pousse perpétuellement l'homme à adopter l'attitude de l'idéaliste² afin de se divertir à l'égard de la réalité, il suffit d'ouvrir les yeux pour s'apercevoir que la vie, théâtre qui n'admet pas de spectateurs, figure fondamentalement le lieu où les êtres se confrontent couramment. Mais, il serait d'autant plus injustifié d'admettre, avec Darwin, que ceux-ci luttent pour la vie³ qu'on ne saurait espérer que les forts soient vainqueurs à l'issue de ce combat. Autant chaque être s'évertue à étendre sa puissance en vue de triompher et de faire triompher sa propre conception de l'homme et du monde, autant les faibles dominent les forts car non seulement ils sont plus nombreux mais ont plus d'esprit et sont, par conséquent, plus rusés⁴.

En effet, ayant une volonté de puissance ascendante et une force active, le fort agit et s'évertue à dominer le faible par sa propre action ; tandis que celui-ci – dont la volonté de puissance est descendante et la force réactive – réagit et peut faire face au fort. Il ne peut qu'en être ainsi car le faible ou « *le moins fort est aussi fort que le fort s'il va jusqu'au bout, parce que la ruse, la subtilité, la spiritualité, même le charme par lesquels il complète sa moindre force appartiennent précisément à cette force et font qu'elle n'est pas moindre.* »⁵ C'est pour prendre en charge ces subtils subterfuges, cet arsenal d'artifices qui sont autant de moyens détournés par lesquels le faible cherche à se préserver et à se prémunir de la force du fort afin de

¹ P.B.M., traduction inédite, introduction, notes et bibliographie par Patrick WOTLING, Paris : Flammarion, 2000. Deuxième section, § 31, p. 82.

² Une telle attitude consiste à fuir devant la réalité ; elle s'apparente au mensonge.

³ Cf. C.I., traduction d'Henri ALBERT, introduction, chronologie, bibliographie par christian JAMBET, Paris : Flammarion, 1985. « Flâneries inactuelles », § 14.

⁴ Cf. Id.

⁵ G. DELEUZE, *Nietzsche et la philosophie*, Tunis : Cérès Editions, 1995. Chap. II, p. 85. Aux yeux de Nietzsche, la force de l'être humain ne renvoie pas toujours à la force physique et au désir morbide de son extériorisation. Dans cette perspective, il écrit : « [...] j'ai trouvé la force là où on ne la cherche pas, chez des gens simples, doux et affables, sans la moindre inclination à dominer – et inversement, l'inclination à dominer m'est souvent apparue comme un signe interne de faiblesse ». (F.P., § 6 [206], p. 530.) Le fort ou le maître est, en ce sens, celui qui, n'étant pas esclave d'aucune inclination pathologique, est maître de lui-même de ses instincts et de ses passions. Il est celui « *qui va jusqu'au bout de son pouvoir* » (G. DELEUZE, *Nietzsche et la philosophie*, chap. II, p. 82.) dans le sens de l'affirmation tandis que le faible, n'étant pas forcément « *le moindre fort* », est l'être qui met tout son pouvoir au service de la négation, de la réaction et du ressentiment ; il est également, comme nous le verrons par la suite, « *celui qui, quelle que soit sa force, est séparé de ce qu'il peut.* » (G. DELEUZE, *Nietzsche et la philosophie*, chap. II, p. 85.)

le dominer, que nous avons intitulé cette étude : « *Les artifices des faibles au service de la domination des forts chez Nietzsche* ».

Les faibles ne peuvent assurer convenablement leur entreprise de domination des forts qu'en les invitant dans le champ éthico-théologique, un terrain tellement épineux qu'il ne permet pas la libre action et où, en raison de cela, les forces physiques ou brutes se neutralisent. En effet, c'est une grande source d'erreur que de croire qu'il y'a une frontière étanche entre la morale et la religion. Celles-ci reposent sur une même conviction ou, pour parler plus clairement, sur un même malentendu qui, s'apparentant au mensonge, voudrait qu'il y'ait un seul *Bien* et un unique *Chemin* qui y mène. Pour contraindre toute l'humanité à persévérer dans cette voie qui mène à ce Bien – qui ne peut être que celui des bons et des moribonds et qui, même s'il existait, ne saurait assurer que le bonheur et le bien-être du troupeau – les faibles préconisent une vertu universelle.

Nous nous évertuerons, dans la première partie de cette étude, à montrer que les faibles s'efforcent gauchement, d'une part, à promouvoir, par le **mensonge de la vertu** universelle, une uniformisation des aspirations et un conformisme moral qui n'arrangent qu'eux **et**, de l'autre, à faire, grâce à la **vertu du mensonge**, un faux-monnyage dont le véritable but est d'entourer les valeurs réactives – celles au nom desquelles ils peuvent se pardonner de vivre – d'honneurs et d'éloges. Puisque la tentative des faibles de domination des forts serait certainement vouée à l'avortement s'ils se contentaient seulement d'indiquer un *Bien*, une *Vertu* universelle qui serait la *Voie* qui y conduirait et de faire l'apologie de toutes les valeurs réactives et dépréciatives qui permettraient de parcourir, sans broncher, cette route d'autant plus déroutante qu'elle exige, pour son parcours, une pluralité de privations, nous essayerons de montrer, dans la seconde partie, que, pour réussir une telle tentative, les faibles – dont la force, si tant nous pouvons parler de force chez ceux-ci, réside dans **la réaction et de ressentiment** – cherchent, au-delà des pseudo-valeurs qu'ils prêchent, à **obstruer la force du fort**.

PREMIERE PARTIE

MENSONGE DE LA VERTU ET VERTU DU MENSONGE

CHAPITRE I

LA VERTU-VICE

« La vertu, pour eux, c'est ce qui rend modeste et docile : ils font ainsi du loup un chien, et de l'homme la meilleure bête domestique de l'homme. »

Ainsi parlait Zarathoustra,
III, « De la vertu amoindrissante », § 2, p. 220.

Que tous ceux dont l'innocence a déshabitué au mensonge écoutent, car ils ne sauraient manquer de pouffer de rire lorsqu'ils entendent cette proclamation de la vertu populacière : « *moi seule je suis la Vertu !* »⁶ Celle-ci se veut, par son aveu, unique et universelle et, du même coup, nous fait son mea culpa. Pour parler plus clairement, en s'emparant du manteau de l'universel, une telle vertu le porte, s'identifie à lui au point de faire corps avec lui afin d'atteindre gauchement un double objectif : dissimuler ses défauts et, par conséquent, se faire accepter par tous. Mais, pour découvrir ces défauts et les présupposés sur lesquels ils se fondent, il ne suffit pas de montrer que la vile volonté de cette vertu est de maquiller miraculeusement ses manques afin de masquer leurs marques. Pour réussir une telle entreprise, il convient de faire un déplacement de problème qui nous exige de passer par un détour. Pour ne pas nous détourner de cette exigence posons cette question : *quels sont les êtres qui ont besoin de prêcher cette vertu et au nom de quelles visées ?* Donnons, d'entrée de jeu, cette hypothèse dont le test sera fait par la suite : *il suffit de déterminer les visées de ceux-ci pour connaître les vices de celle-ci.*

Seuls les faibles peuvent préconiser la vertu populacière dont les prétentions sont d'autant plus injustifiées qu'elle veut faire l'unanimité. Car une telle vertu⁷ leur offre l'occasion inespérée d'enchaîner l'humanité et, ce faisant, de la mener

⁶ A.P.Z., traduction révisée de Geneviève BIANQUIS, présentation, notes, bibliographie et chronologie par Paul MATHIAS, Paris : Flammarion, 1996. IV, « Dialogue avec les Rois », § 1, p. 303. (C'est nous qui soulignons.)

⁷ Nous l'avons baptisée la *vertu-vice*.

maussadement par le bout du nez⁸ vers le chemin de sa perdition et de sa perte. En effet, grâce à la vertu universelle, les faibles cherchent à propager un seul enseignement : celui qui, étant prêché au nom de ce dont Dieu, le Bien et le Vrai ne sont respectivement que les appellations religieuse, morale et scientifique, voudrait enfermer le réel dans des formes figées et l'homme dans un conformisme d'autant moins conforme à sa nature et à ses aspirations qu'il l'empêcherait de parcourir les voies qui mènent au pluralisme et à la diversité des perspectives.

Ecartons, à ce niveau, un double préjugé dont la non prise en charge peut, par la suite, condamner notre analyse à la « superficialité » et au simplisme. Le premier préjugé est tellement répandu que certains commentateurs de Nietzsche continuent à se poser comme son chien de garde. Écoutons, pour avoir une idée de ce préjugé, Clément Rosset : « *Il y a bien, si l'on veut, une "morale" de Nietzsche [...]; et cette morale consiste effectivement en une sorte de retournement de la morale traditionnelle. Retournement en ce sens que Nietzsche fait, si l'on peut dire, de vertu péché et de péché vertu* »⁹. Or, autant la morale nietzschéenne¹⁰ ne se réduit pas à une inversion de la morale traditionnelle, autant la vertu de celle-là n'est pas obtenue par le retournement de celle de celle-ci. Le retournement, quelque soit son importance, n'est que le pénible prélude – et, donc, l'insuffisante condition

⁸ Cf. Ant., traduction inédite, introduction, notes, bibliographie et index par Eric BLONDEL, Paris : Flammarion, 1994. § 44, p. 99 : « *C'est la morale qui permet le mieux de mener l'humanité par le bout du nez !* »

⁹ C. ROSSET, *La force majeure*, Paris : Editions de Minuit (Coll. « Critique »), 1983. p. 78. (C'est nous qui soulignons.)

¹⁰ Le seul fait de reconnaître à Nietzsche une morale peut paraître paradoxal puisqu'une pluralité de préjugés a fini par faire voir en lui le héros de l'immoralisme et même de l'amoralisme. Le poids de ces préjudiciables préjugés est tel sur les individus qui les nourrissent qu'ils croient injustement qu'ils peuvent faire l'économie d'un travail d'élucidation de ces concepts dont l'un des mérites est de déterminer leurs acceptions nietzschéennes. Déjà, dans notre mémoire de maîtrise, intitulé, pour mieux prendre en charge le problème classificatoire de cet auteur, *Nietzsche : un immoraliste ?* nous avons fait connaître convenablement le contenu de sa morale. En effet, celui-ci est un moraliste ; bien plus, son immoralisme et son a-moralisme ne sauraient être qu'au service de son exigence de moralité. L'immoralisme de Nietzsche désigne, dans cette perspective, son attitude négatrice et destructrice à l'égard de la morale traditionnelle (Cf. E.H., « Pourquoi je suis un destin », § 4, pp. 153-154.) ; tandis que son a-moralisme, traduisant l'exigence de se placer par-delà cette même morale pour la pourfendre (Cf. G.S., II, § 107, p. 159 ; G.S., V, § 380, p. 347.), est au service de son immoralisme. Donc, c'est au nom des exigences de sa morale créatrice de valeurs affirmatives de la vie que Nietzsche admoneste la morale traditionnelle dont les valeurs sont réactives et dépréciatives.

nécessaire – de ce dont la merveilleuse morale nietzschéenne est l’apothéose et la raison d’être.

Partant de la critique que nous avons faite de la vertu populacière, ceux qui sont pris par les raies du second préjugé, non moins préjudiciable que le premier, se font à l’idée qu’il faut, pour de bon, bannir toute forme de vertu¹¹ comme s’il n’existait pas des vertus bénignes et innocentes. En effet, cette vertu est un vice mais ce n’est pas un vice que d’avoir d’autres vertus. Utilisons, pour le dire autrement, le langage de la morale nietzschéenne : une telle vertu est immorale mais il n’est pas immoral¹² de prêcher la vertu qui donne¹³. La vertu qui donne n’est louable que dans la mesure même où elle donne à chacun la possibilité de créer sa propre vertu¹⁴ et, par conséquent, son propre bien¹⁵. Il ne peut qu’en être ainsi car la vertu,

¹¹ Cf. P. Mathias, in *Ainsi parlait Zarathoustra*, p. 27 : « La vertu ne pourra pas consister à renoncer à la vertu. » En ce sens, voilà ce qu’affirme Nietzsche dans un aphorisme de *Par-delà bien et mal* dont le titre révélateur est « Nos vertus ? » : « Il est probable que nous aussi, nous avons encore nos vertus, bien que ce ne soient plus, comme de juste, ces vertus ingénues et carrées qui nous font tenir nos grands-parents en honneur, mais aussi un peu à distance. » (Septième section, § 214, p. 187.)

¹² Par ce terme d’immoral entendons ce que la morale de Nietzsche condamne. C’est, par exemple, en ce sens que Nietzsche l’emploie lorsqu’il soutient l’idée selon laquelle « il est immoral de dire : “ce qui est bon pour l’un est juste pour l’autre”. » (P.B.M., Septième section, § 221, p. 192.)

¹³ Cf. A.P.Z., I, « De la vertu qui donne ».

¹⁴ L’un des mérites de Nietzsche est d’avoir su, après son acerbe critique destructrice des valeurs réactives et dépréciatives de la vie, renvoyer chacun à lui-même. Car rien – fût-ce une méthode, un enseignement, une morale ou une vertu – ne peut revendiquer le statut d’**universalité** sans pour autant nous faire son mea culpa et nous révéler, du même coup, la **morbidité** de sa volonté. Dans cette perspective, l’enseignement de Zarathoustra ne saurait, en aucune manière, figurer l’offre de ce dont la soif de savoir de ses disciples pourrait constituer la demande ou la chiquenaude initiale. Faute d’avoir compris cela, ses disciples le verront retourner, une seconde fois, dans sa caverne après leur avoir fait entendre cet enseignement : « Je m’en vais seul à présent, mes disciples. Vous aussi, allez-vous-en loin d’ici et partez seuls. Telle est ma volonté.

En vérité, c’est moi qui vous le conseille : éloignez-vous de moi et défendez-vous contre Zarathoustra. Et mieux encore, ayez honte de lui. Peut-être vous a-t-il trompés.

Le chercheur du vrai doit pouvoir non seulement aimer ses ennemis mais aussi haïr ses amis.

C’est mal récompenser un maître que de rester toujours son disciple. Et pourquoi ne voulez-vous pas effeuiller les fleurs de ma couronne ?

Vous avez pour moi de la vénération ; mais qu’arrivera-t-il si un jour votre vénération s’effondre ? Gardez-vous d’être écrasés par la chute d’une statue.

Vous dites que vous croyez en Zarathoustra ? Mais qu’importe Zarathoustra ? Vous croyez en moi ? Mais qu’importent tous les croyants !

Vous ne vous étiez pas encore cherchés quand vous m’avez trouvé. Ainsi font tous les croyants, c’est pourquoi toute croyance importe si peu.

Maintenant je vous ordonne de me perdre et de vous trouver ; et quand vous m’aurez tous renié, alors seulement je reviendrai parmi vous.» (A.P.Z., I, « De la vertu qui donne », § 3, pp. 118-119.)

ne devant être ni un commandement divin, ni le fruit d'une institution ou d'une instance de légitimation quelconque, est une propriété privée¹⁶ ; mieux, chacun ne peut découvrir la sienne que dans les bas-fonds de son insondable moi¹⁷.

Nous pouvons donner le double verdict de la vertu-vice et des faibles qui la préconisent puisque, au terme de ce premier chapitre, nous nous apercevons qu'autant les visées de ceux-ci sont déterminées, autant les vices de leur vertu sont vus à nu : en faisant l'apologie de la vertu universelle, les faibles veulent prescrire le même traitement à tous, que l'on soit moribond ou bon portant, oubliant que ce qui guérit l'un peut être un poison pour l'autre¹⁸. Pour le dire de façon métaphorique, les faibles sont des empoisonneurs¹⁹ et leur vertu est un poison. C'est ce poison débilitant et mortel qui se trouve dans leurs valeurs. Mais, grâce au mensonge et aux vertus du faux-monnyage, ils entourent ces valeurs réactives d'éloges au point que chacune d'elle ressemble à une coupe de poison au bord miellé. Le miel, étant à ces coupes ce que les appas de la femme sont à la séduction et à l'amour, est l'appât qui attire l'homme et aiguise ardemment son appétit au point qu'il ne puisse se rendre compte de la présence du poison qu'après coup. Pour mieux vous aider à identifier ces coupes complètement empoisonnées, nous allons dans le chapitre suivant, vous faire entrer dans l'officine où elles sont fabriquées.

¹⁵ Cf. A.P.Z., I, « Des passions de joie et de douleur », p. 74 : « *Que ta vertu soit trop haute pour porter un nom familier, et s'il te faut parler d'elle, n'aie pas honte de balbutier. Parle donc et balbutie : "C'est mon bien que j'aime, c'est ainsi qu'il me plaît, c'est ainsi que j'entends, moi, le Bien. Je ne veux point qu'il soit la loi d'un Dieu, je ne veux point qu'il soit d'institution ni de nécessité humaines ; je ne veux pas d'un indicateur qui m'oriente vers des régions transcendantes* ».

¹⁶ Cf. A.P.Z., I, « Des passions de joie et de douleur », p. 73 : « *Si tu as une vertu qui soit tienne, ô mon frère, tu ne l'as en commun avec personne.* »

¹⁷ C'est du moins ce que nous dit Zarathoustra : « *Que votre vertu soit votre Soi lui-même et non un corps étranger, un épiderme, une draperie ! Que ce soit la vérité profonde de vos âmes, ô vertueux !* » (A.P.Z., II, « Des vertueux », p. 138.)

¹⁸ Cf. P.B.M., Deuxième section, § 30, p. 81 : « *Ce qui sert d'aliment ou de délassement à l'espèce supérieure d'homme sera inévitablement presque un **poison** pour une espèce très différente et plus modeste. Les **vertus** de l'homme **commun** seraient peut-être synonymes de **vices** et de faiblesse chez un philosophe* ». (C'est nous qui soulignons.)

¹⁹ Voilà pourquoi, dès le prologue, Zarathoustra nous met en garde contre les faibles et leur petite politique : « *Je vous en conjure, ô mes frères, demeurez fidèles à la terre et ne croyez pas **ceux qui vous parlent d'espérances supra-terrestres**. Sciemment ou non, ce sont des **empoisonneurs**.*

Ce sont des contempteurs de la vie, des moribonds, des intoxiqués dont la terre est lasse : qu'ils périssent donc ! » (A.P.Z., Prologue de Zarathoustra, § 3, p. 48. C'est nous qui soulignons.)

CHAPITRE II

LE FAUX-MONNAYAGE

« “Nous, les faibles, nous sommes bel et bien faibles ; il est bon que nous ne fassions rien en vue de quoi nous ne sommes pas assez forts ” – mais cet amer état de fait [...] s’est travesti, grâce à ce faux-monnayage et à ce mensonge envers soi-même propres à l’impuissance, sous les atours somptueux de la vertu renonçante, calme, qui attend, exactement comme si la faiblesse du faible elle-même [...] était une prouesse volontaire, quelque chose de voulu, de choisi, un exploit, un mérite. »

*La Généalogie de la Morale,
Premier traité, § 13, p. 99.*

Obturez vos narines ! Nous entrons dans l’officine de fabrication des idéaux lieu qui « *empeste le mensonge à plein nez* »²⁰. En effet, il suffit d’être au sein de cet atelier pour s’apercevoir que le mensonge tient lieu de matière première à partir de laquelle les ouvriers et « *rusés faux-monnayeurs* »²¹ que sont les faibles créent des produits finis qui seront autant de valeurs réactives et dépréciatives grâce à l’enseignement desquelles ils pourront non seulement se permettre de vivre mesquinement mais aussi et surtout de tenir tout à fait les forts en bride et, ce faisant, les canaliser convenablement pour les contraindre à se conformer à un code de conduite qui exige d’eux qu’ils se considèrent comme des êtres dont le comportement ne saurait consister ni à se consacrer à recourir à leurs forces²², ni à promouvoir leurs intérêts personnels et qui, en raison de cela, contrecarrent continuellement le libre jeu de l’égoïsme sain créateur de véritables valeurs individuelles et affirmatives de la vie bienheureuse.

Voilà pourquoi la vertu populacière qui est, aux yeux des faibles, universelle et, par conséquent, impersonnelle et dont nous avons fait, dans le chapitre précédent, la critique va servir, dans ce travail de faux-monnayage, de paradigme et, du même coup, marque de son sceau d’impersonnalité toutes les valeurs. Autrement dit, une

²⁰ G.M., Introduction, traduction et notes par Patrick WOTLING, Paris : Librairie Générale Française, 2000. Premier traité, § 14, p. 102.

²¹ A.P.Z., IV, « De l’homme supérieur », § 8, p. 349.

²² Les faibles font même croire aux forts, comme nous le verrons par la suite, l’idée fautive selon laquelle quand ils ont la force et qu’ils ne l’utilisent pas ils deviennent plus forts.

telle vertu est, pour parler métaphoriquement, l'arbre qui, plongeant ses racines dans le sol mouvant du mensonge qu'arrose la mauvaise foi des faibles, nourrit de sa sève vénéneuse ses différentes branches et ses fruits que sont les valeurs réactives.

Nous adopterons, dans ce chapitre, moins une démarche descriptive dont la raison d'être consisterait à répertorier rigoureusement les valeurs réactives et à déterminer leurs caractéristiques qu'une stratégie pouvant nous permettre de faire comprendre leur secret de fabrication.

Dès lors, nous invitons nos lecteurs prédestinés – tous ceux qui ont avec nous une parenté d'oreille – à écouter ce mensonge malotru des faibles dont les autres n'en sont que des dérivés, ce mensonge d'autant plus malvenu qu'il repose sur deux malentendus qui, pouvant nous divertir, seront mouchardés par la suite : « *l'impuissance qui n'use pas de représailles devient [...] la bonté* »²³.

D'une part, les faibles donnent à l'impuissance qui les caractérise les attributs de la puissance propre aux forts afin de chercher gauchement, chemin faisant, à nous faire croire qu'ils sont en face d'une alternative : user *ou* ne pas user de représailles. Or l'alternative dont il est question n'en est pas une car ceux-ci, ne pouvant pas satisfaire les exigences du premier terme, sont condamnés, d'entrée de jeu, à s'approprier de celles du second²⁴. Pour le dire autrement, les faibles, loin d'avoir le pouvoir de choisir délibérément, sont contraints, à cause de leur impuissance, à parcourir, sans même broncher, la déroutante route déclive qui mène au royaume de la résignation réactive²⁵. Mais, pour faire comprendre que c'est par amour et non pas par nécessité qu'ils s'installent dans ce royaume, les faibles nous

²³ G.M., Premier traité, § 14, p. 100. (C'est nous qui soulignons.)

²⁴ Cette proposition est plus plausible et serait, aux yeux de celui qui ne tiendrait pas compte du second malentendu que nous décrirons par la suite, vraie : La puissance « *qui n'use pas de représailles devient [...] la bonté* ».

²⁵ Ce concept est, à nos yeux, plus parlant que celui de résignation négative dont l'opposé serait résignation positive. Mais, il serait injustifié de croire que Nietzsche recommande une résignation active. La résignation, quelle qu'elle soit, ne saurait être la posture préconisée par Nietzsche.

font croire maladroitement qu'ils auraient pu, s'ils l'avaient voulu, bifurquer pour prendre un autre chemin qui mène à un autre pays : celui de la répression et des représailles²⁶.

Or, pour montrer pourquoi ils n'ont pas voulu choisir ce dernier chemin, ils ne sauraient manquer de calomnier la riposte et les représailles. S'il en est ainsi c'est parce que ceux qui n'ont pas le prodigieux pouvoir de prendre parfaitement en charge le vouloir qu'ils nourrissent pour le réaliser réellement l'étouffent en jetant un discrédit sur son objet et en le calomniant. Il ne peut pas en être autrement car un tel vouloir, ne pouvant pas être satisfait, devient pénible et pernicieux. Écoutons, dans cette perspective, l'enseignement révélateur que Zarathoustra donne aux Hommes supérieurs : « *Gardez-vous de vouloir ce qui est au-dessus de vos forces. Il y a une fausseté pernicieuse chez ceux qui veulent ce qui est au-dessus de leurs forces.*

Surtout s'ils veulent de grandes choses. Car ils éveillent la méfiance envers les grandes choses, ces rusés faux-monnayeurs, ces comédiens subtils, jusqu'au jour où ils se travestissent même à leurs propres yeux, avec leurs regards louches, leur bois vermoulu passé au vernis, drapé de grands mots, leurs vertus de parade, leurs œuvres frelatées, leur clinquant. »²⁷

En ce sens, il est également intéressant d'écouter cet enseignement proverbial : « *Si le bras du singe est trop court (pour attraper) la gousse de néré / il dit qu'elle est amère.* »²⁸ N'ayant pu, par ses propres stratégies, avoir ce qu'il veut, le singe use de subtils stratagèmes pour le dévaloriser. Les stratégies sont à la méthode ce que les stratagèmes sont au ressentiment. Mais une bonne méthode doit allier stratégies et stratagèmes. Ceci étant, en expliquant ce proverbe, Mamoussé Diagne

²⁶ Cf. G.M., Premier traité, § 14, p. 101 : L'«incapacité à se venger s'appelle volonté de ne pas se venger, peut-être même pardon ».

²⁷ A.P.Z., IV, « De l'homme supérieur », § 8, pp. 348-349.

²⁸ Proverbe cité par Mamoussé DIAGNE dans sa *Critique de la raison orale : Les pratiques discursives en Afrique noire*, préface de Bonaventure Mvé-Ondo, Paris : KARTHALA, 2005. Première partie, chap. I, p. 79.

a raison de convoquer pour les conjuguer l'autorité de Descartes, un théoricien de la méthode²⁹, et celle de Nietzsche qui a su traquer en l'homme le ressentiment jusqu'à ses derniers retranchements. A ses yeux, ce proverbe « *montre comment le singe, animal intelligent s'il en est, peu faire sien le précepte cartésien : "Changer ses désirs plutôt que l'ordre du monde"* ». Un cartésianisme qui aura du reste assimilé au passage les pénétrantes analyses de Nietzsche contenues dans la *Généalogie de la morale* et Ainsi parlait Zarathoustra : *la frustration et le ressentiment peuvent devenir génies et engendrer des valeurs de compensation.* »³⁰ Telle est, au terme de cette analyse, l'analogie qui apparaît : les représailles sont aux faibles ce que la gousse de néré est au singe.

D'autre part, le concept de bonté, dont il est question, loin d'avoir une seule signification, est ambivalent et ambigu ; mieux, tout dépend de la force qui s'en empare, se l'approprie et lui donne un sens. Or, ici, le sens qu'ont voulu lui donner les faibles est, à tous les égards, irrecevable³¹ car il n'y a pas de relation nécessaire entre la bonté et le refus de représailles qui renvoie souvent à la résignation réactive. Bien plus, c'est par préjugé éthico-théologique que l'on peut croire que le rejet radical de la riposte relève de la bonté.

Assez de ce faux-monnayage ! Assez de ces faibles qui font l'éloge de leur prétendu mérite³² et qui habillent du vêtement de l'humilité leur propre bassesse !³³ Il suffit de les entendre pour se faire « *à l'esprit, sur la foi de leurs seuls mots, que vous êtes au beau milieu d'hommes du ressentiment* »³⁴.

²⁹ René Descartes est l'un des rares philosophes dont le mot dérivé de son nom – **cartésianisme** – désigne une attitude méthodique.

³⁰ M. DIAGNE, *Critique de la raison orale : Les pratiques discursives en Afrique noire*. Première partie, chap. I, p. 88.

³¹ Cf. G.M., Premier traité, § 13, p. 99.

³² Cf. G.M., Premier traité, § 14, p. 100.

³³ Cf. Id. Voilà ce que Nietzsche dit dans *Le crépuscule des idoles* à propos de L'humilité : « *Le ver se recoquille quand on marche dessus. Cela est plein de sagesse. Par là il amoindrit la chance de se faire de nouveau marcher dessus. Dans le langage de la morale : l'humilité.* » (Maximes et pointes, § 31, p. 76.)

³⁴ G.M., Premier traité, § 14, p. 102.

DEUXIEME PARTIE

FORCE DU FAIBLE ET FAIBLESSE DU FORT

CHAPITRE I

LA REACTION ET LE RESSENTIMENT

« Le soulèvement d'esclaves en morale commence avec le fait que le ressentiment devient lui-même créateur et enfante des valeurs : le ressentiment de ces êtres auxquels la véritable réaction, celle de l'action, est interdite et qui ne se dédommagent qu'au moyen d'une vengeance imaginaire. »

*La Généalogie de la Morale,
Premier traité, § 10, p. 82.*

C'est une entreprise particulièrement pénible et périlleuse que de faire le départ entre l'action et la réaction pour déterminer ce qui, en l'homme, relève du ressentiment. S'il en est ainsi c'est parce que ces concepts sont tellement ambivalents et entremêlés qu'ils peuvent, à bien des égards, être au service d'une même exigence qu'elle soit nourrie par le fort ou par le faible, louable ou condamnable.

Dès lors, il convient, pour nous, de procéder, au préalable, à un travail sérieusement rigoureux d'élucidation conceptuelle pour ne pas nous laisser séduire par un simplisme stupéfiant qui condamnerait, d'entrée de jeu, une telle entreprise à l'avortement avant de voir comment concrètement les faibles s'emparent de ces concepts de réaction et de ressentiment, les font fonctionner pour en faire finalement des moyens détournés de défense mobilisés pour faire farouchement face aux forts.

Le fort agit et cherche à dominer le faible par sa propre action mais il serait d'autant plus injustifié de se faire à l'idée qu'il ne réagit pas que la réaction dont il est question avec lui est inséparable de son action tout comme la négation l'est de l'affirmation, la destruction de la construction, le négatif du positif, la méchanceté de la bonté, le non du oui et le mal du bien³⁵. Bien plus, cette réaction du fort n'est

³⁵ V. infra, 2^{ème} partie, chap. II : « L'obstruction de la force », p. 22 et la note 55.

que la conséquence directe de son action et est, par conséquent, immédiate et spontanée.

Nietzsche traque et trouve chez les forts, du fait de cette réaction, un ressentiment. Mais ce ressentiment n'est pas pour eux l'unique et l'ultime moyen de défense. Il suffit de comparer rigoureusement un tel ressentiment avec celui des faibles que nous verrons par la suite pour se faire facilement à l'esprit qu'il est d'une autre sorte dans l'exacte mesure même où il est noble et, par conséquent, bel et bien bénin. C'est dans cette perspective que ces propos qui paraissent paradoxaux que Nietzsche a convenablement consignés dans un passage du premier traité de sa *Généalogie de la Morale* deviennent plus compréhensibles : « *Le ressentiment du noble lui-même, lorsqu'il s'en présente chez lui, s'accomplit et s'épuise en effet en une réaction immédiate, il n'empoisonne donc pas : d'autre part, il ne se présente pas dans d'innombrables cas où il serait inéluctable chez tous les faibles et les êtres dénués de puissance.* »³⁶

Alors les faibles peuvent-ils agir véritablement ? De cette question dépend une autre : sont-ils capables de réagir authentiquement ? Une bonne prise en charge de ces deux interrogations nous permettra, d'entrée de jeu, de comprendre adéquatement leur ressentiment et, chemin faisant, de voir si, pour eux, il constitue, contrairement à ce que celui des forts est à leur mode d'être et d'agir, « *une condition d'existence de premier ordre* »³⁷.

S'éprenant de vengeance venimeuse propre à la tarentule, le faible, contrairement au fort, ne peut faire ni une véritable action, ni une authentique réaction qui en est la conséquence. Celles-ci étant l'apanage du fort, chez le faible ce qui semble être une action n'en est pas une ; il est moins une réaction que son simulacre et n'a rien à voir avec la réaction immédiate du fort puisqu'elle est médiante ou médiatisée.

³⁶ G.M., Premier traité, § 10, p. 86.

³⁷ G.M., Premier traité, § 10, p. 85.

Il convient maintenant de déterminer, d'une part, le lien que ce simulacre de réaction des faibles peut avoir avec leur ressentiment et, de l'autre, la relation qui existerait entre celui-ci et leurs propres valeurs.

Le ressentiment des faibles – « *êtres auxquels la véritable réaction, celle de l'action, est interdite* »³⁸ – les pousse perpétuellement à persévérer dans la réaction réactive³⁹ et leur inspire incessamment des impostures. Voilà pourquoi ce ressentiment réactif est négatif et néfaste. Mieux, différent, à tous les égards, de celui des forts qui est faste, il constitue une arme, sans aucun doute, redoutable entre les mains de tous ceux dont l'impuissance et la mauvaise foi condamnent, d'emblée, à l'imprécation de ne devoir se dédommager « *qu'au moyen d'une vengeance imaginaire* »⁴⁰.

Etant au service de cette « *vengeance imaginaire* »⁴¹ dont parle Nietzsche, le ressentiment des faibles est à leurs valeurs réactives et dépréciatives, grâce à l'enseignement desquelles ils tiennent terriblement en bride les forts et les dominant triomphalement, ce qu'un arbre vénénéux est à ses fruits ou ce qu'une mère ayant une maladie héréditairement transmissible représente pour ses enfants puisqu'il « *devient lui-même créateur et [les] enfante* »⁴². Pour le dire autrement, ce ressentiment pousse perpétuellement les souffreteux faibles à se servir de subtils stratagèmes pour emprunter des chemins détournés afin de promouvoir le faux-monnayage générateur de pseudo-valeurs comme nous l'avant vu dans le chapitre précédent.

Faux-monnayeur de valeurs religieuses, morales, politiques et sociales, le faible, être de ressentiment et de rancune, ne saurait être « *ni droit ni naïf, ni même*

³⁸ G.M., Premier traité, § 10, p. 82.

³⁹ Nous utilisons une terminologie beaucoup plus nietzschéenne pour désigner ce simulacre de réaction dont nous avons parlé plus haut.

⁴⁰ G.M., Premier traité, § 10, p. 82.

⁴¹ Id.

⁴² Id.

honnête et direct à l'égard de lui-même »⁴³. Mieux, il suffit de se donner le temps et les meilleurs moyens de l'observer objectivement pour s'apercevoir que « *son âme louche ; son esprit aime les recoins, les voies détournées, les issues dérobées, il ressent dans toute cachette son monde à lui, sa sécurité à lui, son soulagement à lui ; il excelle à se taire, à ne pas oublier, à attendre, à se rapetisser provisoirement, s'humilier.* »⁴⁴

A cause de ce ressentiment, qui est à l'origine du « *soulèvement d'esclaves* »⁴⁵, les faibles – dont le mode d'évaluation a pu renverser celui des nobles – président à une entreprise qui, consistant à légitimer l'envers du normal, de la morale et de la justice, est au service d'une exigence d'autant moins noble qu'elle voudrait que les forts soient furtivement précipités dans le profond précipice du renoncement et de la résignation.

Cette entreprise a d'autant plus connu un succès que nous en sommes, comme nous le verrons au chapitre suivant, « *au point précis où le fort est faible, où le noble est trop conciliant* »⁴⁶ et où le faible, fort de son arsenal d'artifices, pousse toujours davantage l'humanité à persévérer passivement dans un devenir douloureusement réactif.

Dès lors, « *le bas s'est mis en haut* »⁴⁷ ; les faibles deviennent les maîtres des forts, même s'ils n'en seront pas moins des esclaves ; la maladie, la bassesse et l'esclavage passent respectivement pour la santé, la noblesse et la libération ; la force est lamentablement accusée alors que la faiblesse se voit louée comme si elle méritée tous les honneurs. C'est dans cette perspective de renversement que les mécanismes de fonctionnement du ressentiment et ses modalités d'extériorisation sont mis au service de l'obstruction de la force du fort.

⁴³ G.M., Premier traité, § 10, p. 85.

⁴⁴ Id.

⁴⁵ G.M., Premier traité, § 10, p. 82.

⁴⁶ A.P.Z., III, « Des tables anciennes et nouvelles », § 19, pp. 261-262.

⁴⁷ G. DELEUSE, *Nietzsche et la philosophie*, chap. II, p. 80.

CHAPITRE II

L'OBSTRUCTION DE LA FORCE

« Ce sont les maladifs qui constituent le grand danger pour l'homme, non pas les méchants, non pas les "bêtes de proie". Ceux qui sont dès le départ accidentés, terrassés, brisés – ce sont eux, ce sont les plus faibles qui minent le plus la vie parmi les hommes, qui empoisonnent et remettent en cause de la manière la plus dangereuse notre confiance dans la vie, dans l'homme, en nous-mêmes. »

*La Généalogie de la Morale,
Troisième traité, § 14, p. 217.*

Les faibles ont besoin que les forts soient méchants pour pouvoir s'opposer à eux et se poser comme des êtres dont la bonté est indiscutablement avérée. Ceci étant, l'une des incontestables « vertus » de l'accusation perpétuelle, prodigieux pouvoir que procure le ressentiment, est de leur permettre de ne s'affirmer qu'en niant les forts. En ce sens, telle est leur proclamation unanime : « *Soyons autres que les méchants, c'est-à-dire bons !* »⁴⁸ Ce court aveu ne traduit pas un simple vœu ; il résume et brouille en même temps un plan d'action qui, s'étant nourri de mécanismes édictés par le ressentiment, permet aux faibles de se donner la main pour dissimuler leur faiblesse et dérober aux forts leur puissance⁴⁹ afin d'obstruer leur force et de les dominer. Voilà pourquoi Nietzsche qui se vante avec persistance de sa perspicacité et de sa prémonition en donne cette signification : « *Nous, les faibles, nous sommes bel et bien faibles ; il est bon que nous ne fassions rien en vue de quoi nous ne sommes pas assez forts* »⁵⁰. Notre préoccupation permanente consistera, ici, à déplier ce susdit aveu des faibles pour déterminer ce qu'ils se gardent, pour être « *assez forts* », de faire et ce qu'ils font pour se garder de le faire.

D'entrée de jeu, les faibles se gardent de dire la vérité ; autrement dit, ils mentent. Ce mensonge se donne à lire en filigrane dans leur définition du concept de bon dont nous avons dit, plus haut, qu'il est polysémique, ambivalent et ambigu.

⁴⁸ G.M., Premier traité, § 13, p. 99.

⁴⁹ Cf. A.P.Z., II, « De la victoire sur soi », p. 160 : « *Par des chemins détournés, le plus faible s'insinue dans la place forte et gagne jusqu'au cœur du puissant ; et là il lui dérobe sa puissance.* »

⁵⁰ G.M., Premier traité, § 13, p. 99.

Selon eux, « *est bon tout homme qui ne brutalise pas, qui ne blesse personne, qui n'agresse pas, qui n'exerce pas de représailles, qui abandonne la vengeance à Dieu, qui se tient caché comme nous, qui se détourne de toute méchanceté et de manière générale exige peu de la vie, **pareil à nous**, les patients, les humbles, les justes* »⁵¹. Alors, comment et grâce à quelle « logique » ceux-ci parviennent-ils à légitimer et à faire accepter absolument le malentendu selon lequel la bonté renvoie à la résignation réactive qui s'interdit formellement la vengeance et les représailles ?⁵²

Pour prendre en charge cette interrogation, Nietzsche se sert d'une analogie qui peut se formuler de la sorte : les faibles sont à l'égard des forts ce que les agneaux représentent pour les oiseaux de proie. Autant les faibles nourrissent un ressentiment à l'égard des forts, autant les agneaux ont une rancune envers les oiseaux de proie⁵³. Voilà pourquoi nous retrouvons chez les agneaux une variante de l'aveu des faibles dont nous avons parlé plus haut et une même définition du concept de bon. Écoutons, en ce sens, les agneaux bêler car ils ont bel et bien quelque chose à nous livrer : « *Ces oiseaux de proie sont méchants ; et celui qui n'est en rien oiseau de proie, mais tout au contraire son opposé, un agneau – ne serait-il pas bon ?* »⁵⁴ Telle est la forme syllogistique de cet enseignement :

Les oiseaux de proie sont méchants ;

Or, les agneaux sont leur contraire ;

Donc, les agneaux sont bons.

Même si, du point de vue strictement formel, ce syllogisme paraît plausible il n'en demeure pas moins qu'il repose sur un triple malentendu que nous morigénerons par la suite tout en continuant à filer la susmentionnée analogie.

⁵¹ Id. (C'est nous qui soulignons.)

⁵² V. supra, 1^{ère} partie, chap. II : « Le faux-monnayage », p. 14.

⁵³ Cf. G.M., Premier traité, § 13, p. 96.

⁵⁴ Id.

D'abord, la bonté et la méchanceté, loin d'être des contraires qui s'opposent et s'excluent, sont comparables aux deux faces d'une même pièce de monnaie dans l'exacte mesure où ils s'enchevêtrent et se donnent mutuellement la main pour la réalisation d'un but. Zarathoustra ne dit pas autre chose aux sages insignes lorsqu'il leur fait comprendre généreusement que « *la pire méchanceté est partie intégrante de la bonté suprême* »⁵⁵. Dès lors, il ne suffit pas d'être méchant pour ne plus être bon ou, inversement, d'être bon pour s'empêcher d'être méchant. En supposant **bien entendu** que ce **malentendu** que nous venons d'admonester n'en soit pas un, écrivons autrement ce syllogisme pour faire, conformément à notre orientation, ressortir, d'une part, le second préjugé et, de l'autre, dénicher derrière l'«aveu» de l'agneau le **sous-entendu** :

Les oiseaux de proie **ne** sont **pas** bons ;

Or, les agneaux **ne** sont **pas** des oiseaux de proie ;

Donc, les agneaux **ne** sont **pas** méchants.

Ensuite, il serait injustifié de se faire à l'idée que ce syllogisme est bâti sur l'affirmation comme le laissait croire sa première forme car sa réécriture montre que la négation (**ne ... pas**) en constitue la trame ; elle se trouve dans ses prémisses et ce qui, dans sa conclusion, paraît être une affirmation n'est que son simulacre. Bien plus, l'affirmation de la bonté (les agneaux sont bons) est au service de la négation de la méchanceté (les agneaux **ne** sont **pas** méchants). Il en est également ainsi chez les faibles qui, étant privés de puissance et dépourvus de droiture, ne sont riches que de leurs ruses. Voilà pourquoi Gilles Deleuze a raison de soutenir cette thèse : « *L'homme du ressentiment a besoin de concevoir un non-moi, puis de s'opposer à ce non-moi pour se poser enfin comme soi. Etrange syllogisme de l'esclave : il lui faut deux négations pour faire une apparence d'affirmation.* »⁵⁶

⁵⁵ A.P.Z., II, « De la victoire sur soi », p. 162. Cf. G.M., II, § 24 : « *Pour pouvoir ériger un sanctuaire, il faut jeter à bas un sanctuaire : c'est la loi – que l'on me montre le cas où elle n'est pas vérifiée !* » ; A.P.Z., II, « Chant sépulcral », p. 158 : « *où sont les tombes, là seulement sont les résurrections.* »

⁵⁶ *Nietzsche et la philosophie*, chap. IV, p. 168.

Enfin, il y a un sous-entendu qui sous-tend ce syllogisme et qui se recoupe avec un enseignement au nom duquel les oiseaux de proie tout autant que les forts sont jugés méchants. Un tel enseignement qui voudrait que la force soit séparable de ses effets n'est pas recevable même s'il est assez répandu au point de faire école dans nos institutions et nos instances de légitimation. Il est faux puisque autant la blancheur n'est pas dissociable des objets blancs, « *la foudre de sa lueur* »⁵⁷, autant la force n'est pas séparable de ses extériorisations. Dès lors, « *exiger de la vigueur qu'elle ne s'extériorise pas sous forme de vigueur, qu'elle ne soit pas un vouloir-conquérir, un vouloir-subjuguer, un vouloir-se-rendre-mâître, une soif d'ennemis, de résistances et de triomphes, c'est un non-sens exactement au même titre qu'exiger de la faiblesse qu'elle s'extériorise comme vigueur.* »⁵⁸ Il ne peut qu'en être ainsi car derrière l'être vigoureux il n'y a pas un être qui déterminerait son agir⁵⁹ pour l'empêcher d'extérioriser sa vigueur. Et même si ce dernier être existait, il aurait besoin, derrière lui, d'un autre être dont la raison d'être consisterait à le contraindre à œuvrer en ce sens⁶⁰. Or, pour pouvoir croire que l'homme est une duplication d'être, il faut devenir dupe au point d'être désopilant.

Assez de cette fiction d'un être séparé de ses effets ! Assez de l'être fictif imaginé par les faibles pour lui donner le statut de réalité et qui serait derrière chacun ! Car pour être une fiction l'idée d'un être séparé de ce qu'il peut n'en est pas moins importante pour les faibles puisque, après l'avoir fait accepter, ils accusent inlassablement les forts de ne pas retenir leurs forces au point qu'ils s'incriminent, s'autoculpabilisent, s'en prennent à eux-mêmes, intériorisent leurs instincts de cruauté et de conquête et, ce faisant, s'autodomestiquent. Pour le dire de façon métaphorique, la fiction d'un être séparé de sa force n'est que la seringue avec laquelle les faibles inoculent aux forts le virus de la mauvaise conscience⁶¹.

⁵⁷ G.M., Premier traité, § 13, p. 97.

⁵⁸ G.M., Premier traité, § 13, p. 96-97.

⁵⁹ Cf. G.M., Premier traité, § 13, p. 98 : « *il n'y a pas d' "être" derrière l'agir* ».

⁶⁰ Et cette régression peut se faire jusqu'à l'infini.

⁶¹ Cf. G.M., Second traité, § 16. Pour une compréhension convenable de ce concept voir également le premier chapitre de la première partie de notre mémoire de maîtrise susmentionné.

CONCLUSION

Etant privés de puissance physique et dépourvus de droiture, les faibles, pour faire face aux forts, n'ont pu avoir qu'une seule possibilité : user de subtils subterfuges pour les inviter à accepter passivement les prescriptions et les proscriptions éthico-théologiques qui neutralisent les forces et étouffent la liberté d'action. En effet, pour promouvoir un conformisme et une uniformisation des aspirations qui ne sauraient convenir aux forts – puisque n'étant pas conformes à leurs préoccupations – afin de les dominer, les faibles s'emparent de la morale et de la religion qui, reposant sur un même malentendu, voudraient qu'il n'y ait qu'un véritable Bien et une seule Vertu qui serait la Voie déclive qui y mènerait directement.

Il nous a fallu déterminer, d'abord, les visées des faibles pour connaître convenablement les vices de leur vertu. Chemin faisant, nous avons su que les faibles, qui se démènent pour mener l'humanité vers le chemin de sa perte et de sa perte, n'ont pu faire l'éloge de leur vertu que pour prescrire à tout le monde le même traitement. Or autant une telle vertu se veut injustement universelle parce qu'il appartient à chacun de promouvoir sa propre vertu et, par conséquent, son propre bien, autant ce qui guérit l'un peut être un poison pour l'autre. Voilà pourquoi nous avons donné, en des termes métaphoriques, ce double verdict : les faibles sont des empoisonneurs et la vertu populacière qu'ils préconisent est un poison.

Cette vertu des faibles est à leurs valeurs réactives ce que l'arbre vénéneux constitue pour ses fruits car son poison se trouve dans ces valeurs qu'elle marque de son sceau d'impersonnalité. Grâce aux vertus du mensonge et du faux-monnayage, les faibles ont entouré ces valeurs d'éloges au point qu'elles ressemblent à des coupes de poison dont les bords sont bien miellés. Ceci étant, il était nécessaire d'entrer dans l'officine de fabrication de ces valeurs pour connaître leur secret de production et, par conséquent, les identifier. Or ce secret, dont l'indice se donne à lire dans cette formule : « *l'impuissance qui n'use pas de*

représailles devient [...] la bonté »⁶², consiste, pour les faibles, à lier le refus de représailles, la résignation réactive et la bonté afin de promouvoir des pseudo-valeurs aptes à vêtir de l'habit de l'humilité leur bassesse, leur veulerie et leur vilénie.

Le ressentiment des faibles qui « *enfante* » leurs valeurs réactives dans la mesure même où il les pousse perpétuellement à promouvoir le faux-monnayage qui les génère est, à tous les égards, différent de celui des forts. Obligeant les faibles à persévérer dans la réaction réactive, un tel ressentiment, contrairement à celui des forts qui n'inspire qu'une réaction immédiate, constitue leur « *condition d'existence de premier ordre* »⁶³ et devient, du même coup, l'unique arme avec laquelle ils se défendent.

Grâce à ce ressentiment et à ses modalités d'extériorisation, les faibles font accepter aux forts l'idée fictive selon laquelle un être peut se séparer de ses effets pour les accuser d'avoir extériorisé leurs forces. Or cette accusation des faibles oblige les forts à sombrer dans la maladie de la mauvaise conscience. Car elle les contraint à s'autoculpabiliser et, par conséquent, à se torturer terriblement pour s'en prendre à leurs propres forces et s'évertuer gauchement à s'empêcher de les extérioriser. Des lors, leurs forces sont obstruées et ils deviennent leurs principaux ennemis autant que des souffre-douleur et sont en butte à tous les dangers.

Il ressort de cette étude que « *toute guerre que l'on ne peut mener avec une franche violence rend venimeux, artificieux, mauvais !* »⁶⁴ Un tel enseignement est d'autant moins contestable qu'elle se vérifie dans le monde moderne où les déséquilibres sont criards et où certains n'hésitent pas à se mettre fanatiquement au service du terrorisme. Telle est, dans cette perspective, la question qui taraude l'esprit de chacun : les futurs terroristes ne seront-ils pas des porteurs de virus ?

⁶² G.M., Premier traité, § 14, p. 100. (C'est nous qui soulignons.)

⁶³ G.M., Premier traité, § 10, p. 85.

⁶⁴ P.B.M., Deuxième section, § 25, p. 75.

BIBLIOGRAPHIE

I - OUVRAGES DE NIETZSCHE

1 - *Aurore : Réflexions sur les préjugés moraux*. Traduction d'Henri ALBERT, revue par Angèle KREMER-MARIETTI, introduction et notes par Angèle KREMER-MARIETTI. Paris : Librairie Générale Française (Coll. « Le livre de poche »), 1995. 411 p.

2 - *Aurore : Pensées sur les préjugés moraux* suivi de *Fragments posthumes* (1879-1881). Textes et variantes établis par Giorgio COLLI et Mazzino MONTINARI, traduits de l'allemand par Julien HERVIER. Paris : Editions Gallimard, 1970. 786 p.

3 - *Ainsi parlait Zarathoustra*. Traduction révisée de Geneviève BIANQUIS, présentation, notes, bibliographie et chronologie par Paul MATHIAS. Paris : Flammarion, 1996. 477 p.

4 - *L'Antéchrist : Essai de critique du christianisme*. Traduction inédite, introduction, notes, bibliographie et index par Eric BLONDEL. Paris : Flammarion, 1994. 215 p.

5 - *Ecce homo : Comment on devient ce qu'on est* suivi de *Nietzsche contre Wagner : Pièces à conviction d'un Psychologue*. Traduction, introduction, bibliographie, notes et index par Eric BLONDEL. Paris : Flammarion, 1992. 304 p.

6 - *Humain, trop humain* suivi d'*Opinions et sentences mêlées* et du *Voyageur et son ombre*. Traduction de A.-M. DESROUSSEAUX et H. ALBERT revue par Angèle KREMER-MARIETTI, introduction et notes par Angèle KREMER-

MARIETTI. Paris : Librairie Générale Française (Coll. « Le livre de poche »), 1995. 768 p.

7 - *La généalogie de la morale : Ecrit de combat*. Introduction, traduction et notes par Patrick WOTLING. Paris : Librairie Générale Française (Coll. « Le livre de poche »), 2000. 311 p.

8 - *La naissance de la tragédie : Ou Hellénisme et Pessimisme*. Traduction de Jean MARNOLD et Jacques MORLAND, revue par Angèle KREMER-MARIETTI, introduction et notes d'Angèle KREMER-MARIETTI. Paris : Librairie Générale Française (Coll. « Le livre de poche »), 1994. 218 p.

9 - *La volonté de puissance*. Texte établi par Friedrich WURZBACH, traduit de l'allemand par Geneviève BIANQUIS. Paris : Editions Gallimard, 1995. 2 t., 435 p., 498 p.

10 - *Le crépuscule des idoles* suivi de *Le cas Wagner*. Traduction d'Henri ALBERT, introduction, chronologie, bibliographie par Christian JAMBET. Paris : Flammarion, 1985. 245 p.

11 - *Le gai savoir* : « *La gaya scienza* ». Présentation, traduction inédite, notes, bibliographie et chronologie par Patrick WOTLING. Paris : Flammarion, 1997. 439 p.

12 - *Le livre du philosophe : Etudes théorétiques*. Traduction, introduction et notes par Angèle KREMER-MARIETTI. Paris : Flammarion, 1991. 178 p.

13 - *Par-delà bien et mal : Prélude à une philosophie de l'avenir*. Traduction inédite, introduction, notes et bibliographie par Patrick WOTLING. Paris : Flammarion, 2000. 385 p.

14 - *Seconde considération intempestive : De l'utilité et de l'inconvénient des études historiques pour la vie (1874)*. Traduction d'Henri ALBERT, introduction, bibliographie, chronologie par Pierre-Yves BOURDIL. Paris : Flammarion, 1998. 187 p.

II - ETUDES SUR L'ŒUVRE DE NIETZSCHE

1 - ANDLER, C. *Nietzsche, sa vie et sa pensée*. Paris : Editions Gallimard, 1958. 3 t.

2 - BARONI, C. *Ce que Nietzsche a vraiment dit*. Verviers (Belgique) : marabout (coll. « marabout université », 1975. 190 p.

3 - CHOULET, P. et NANCY, H. *Nietzsche : L'art et la vie*. Textes réunis et présentés par Philippe CHOULET et Hélène NANCY. Paris : Editions du Félin (Coll. « Le temps et les mots »), 1996. 382 p.

4 - DELEUZE, G. *Nietzsche*. Paris : Presses Universitaires de France, 1983.

5 - DELEUZE, G. *Nietzsche et la philosophie*. Tunis : Cérès Editions, 1995. 279 p.

6 - GAULTIER, J. *De Kant à Nietzsche*. Paris : Mercure de France. 1930.

7 - GAULTIER, J. *Nietzsche*. Paris : Editions du Siècle, 1926. 306 p.

8 - GRANIER, J. *Nietzsche*. Paris: P. U. F. (Coll. « Que sais-je ? »), 1982. 123 p.

9 - GOYARD-FABRE, S. *Nietzsche et la conversion métaphysique*. Préface d'Alexis PHILONENKO professeur à l'université de Genève. Paris : La pensée universelle, 1972. 222 p.

10 - HEIDEGGER, M. *Chemins qui ne mènent nulle part*. Traduit de l'allemand par Wolfgang BROKMEIER. Mayenne : Editions Gallimard, 1962. 313 p.

11 - JASPERS, K. *Nietzsche : introduction à sa philosophie*. Traduit de l'allemand par Henri NIEL, lettre-préface de Jean WAHL. Berlin : Editions Gallimard, 1950. 474 p.

12 - LEDURE, Y. *Nietzsche et la religion de l'incroyance*. Paris : Desclée (Coll. « L'athéisme interroge »), 1973. 224 p.

13 - LÖWITH, K. *Nietzsche : philosophie de l'éternel retour du même*. Traduit de l'allemand par Anne-Sophie ASTRUP. Paris : Calmann-Lévy, 1991. 316 p.

14 - MOREL, G. *Nietzsche : Introduction à une première lecture*. Paris : Editions Aubier-Montaigne, 1971. 3 t.

15 - ODOUEV, S. *Par les sentiers de Zarathoustra : (Influence de la pensée de Nietzsche sur la philosophie bourgeoise allemande)*. Traduit du russe par Catherine EMERY. Moscou : Editions du progrès, 1980. 590 p.

16 - ROSSET, C. *La force majeure*. Paris : Editions de Minuit (Coll. « Critique »), 1983. 102 p.

17 - VALADIER, P. *Nietzsche et la critique du christianisme*. Paris : Editions du Cerf, 1974. 614 p.

18 - VALADIER, P. *Nietzsche l'athée de rigueur* : Desclée de Brouwer, 1974.

III - Ouvrages généraux

1 - DIAGNE, M. *Critique de la raison orale : Les pratiques discursives en Afrique noire*. Préface de Bonaventure Mvé-Ondo. Paris : KARTHALA, 2005. 600 p.

2 - GIDE, A. *L'immoraliste*. Paris : Mercure de France (coll. « folio »), 1902. 181 p.

3 - HEGEL, G. W. F. *La raison dans l'histoire : Introduction à la philosophie de l'histoire*. Traduction nouvelle, introduction et note par Kostas PAPAIOANNOU. Berlin : Librairie Plon, (Coll. « Bibliothèques 10 / 18 »), 1965. 312 p.

IV - Dictionnaires

1 - BARAQUIN, N. et LAFFITTE, J. *Dictionnaire des philosophes*. Ouvrage conçu sous la direction de Jacqueline RUSS. Paris : ARMAND COLIN / VUEF, 2002. 341p.

2 - LALANDE, A. *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*. Texte revu par les membres et correspondants de la SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE PHILOSOPHIE et publié avec leurs corrections et observations, avant-propos de René POIRIER. Paris : Presses Universitaires de France, 1926. 2 volumes.

RESUME

Théâtre qui n'admet pas de spectateurs, la vie figure le lieu où les êtres se confrontent. Mais, les faibles dominent les forts car ils sont plus nombreux et plus rusés. C'est pour prendre en charge les subterfuges et les stratagèmes par lesquels les faibles dominent les forts que nous avons intitulé cette étude : « Artifices et domination chez Nietzsche ». Pour assurer leur entreprise de domination des forts, les faibles les invitent dans le champ éthico-théologique où les forces physiques se neutralisent. En effet, la morale et la religion reposent sur une même conviction qui voudrait qu'il ait un seul Bien et une unique Vertu (chemin) qui y mène. Dans la première partie, nous allons montrer que les faibles s'efforcent, d'une part, à promouvoir, par le mensonge de la vertu universelle, un conformisme qui n'arrangent qu'eux et, de l'autre, à faire, grâce à la vertu du mensonge, un faux-monnayage dont le but est d'entourer les valeurs réactives d'honneur et d'éloge. Mais l'entreprise des faibles de domination des forts serait vouée à l'avortement s'ils se contentaient de prêcher des valeurs réactives. Voilà pourquoi nous essayerons de montrer, dans la seconde partie, que, pour réussir cette tentative, les faibles cherchent, au-delà de la prédication des pseudo-valeurs, à obstruer la force du fort.

